

ROMAN

PIERRE CHIRON



BLEU,  
MARGUERITE  
ET L'ABO-  
MINABLE L.

 *l'aube*



BLEU, MARGUERITE  
ET L'ABOMINABLE L.

La collection *Regards d'Ici*  
est dirigée par Manon Viard

Dans la même collection :

Breuskin, *Snowdonia Vertigo*

Philippe Carrese, *Une histoire de l'humanité (tome 1 et fin)*

Martine Gengoux, *Pas simple de s'appeler Violette avec un profil  
de baobab*

Martine Gengoux, *Ça se casse la figure une libellule ?*

Hélie Harty, *Tilt*

Julien Jouanneau, *La Dictature du Bien*

Aurore Py, *Lavage à froid uniquement*

Aurore Py, *L'art de vieillir sans déranger les jeunes*

Hugues Serraf, *Comment j'ai perdu ma femme à cause du tai chi*

Hugues Serraf, *Les heures les plus sombres de notre histoire*

Adrienne Yabouza, *La patience du baobab*

© Éditions de l'Aube, 2018  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2842-7

Pierre Chiron

**Bleu, Marguerite  
et l'abominable L.**

roman

*éditions de l'aube*



*« Then this ebony bird beguiling my sad fancy into smiling,  
By the grave and stern decorum of the countenance it wore,  
[...]  
Then the bird said, "Nevermore". »*

E. A. POE





## 1

### OÙ BLEU RACONTE POMPEUSEMENT SES DÉBUTS

**E**lle m'appelle Bleu. C'est un nom qui me convient assez. Non que je sois réellement bleu, cela va sans dire. Mais parce que j'imagine bien pourquoi elle m'appelle ainsi et que cela me rappelle un moment essentiel de mon existence : notre rencontre.

Il y a presque vingt ans de cela. L'histoire me paraît originale, mais je n'ai pas de points de comparaison. À l'époque, j'avais cinq ans. J'étais un jeune adulte, je nichais dans une chênaie royale, au dévers est d'un plateau, à vingt minutes d'ici par la voie des airs. Une chênaie protégée des vents venus de l'océan, plantée au temps de la marine à voile pour la construction des pesants sabots qui ont conquis l'Amérique, anéanti ses habitants et, pour les remplacer, supplicié des millions d'hommes noirs.

De mon temps, la plantation était abandonnée depuis plus de deux siècles. De haut et de loin,

elle avait beaucoup d'allure avec ses rangées régulières d'arbres gigantesques. Une zone, ma préférée, avait pris un aspect fantastique. Quelques années plus tôt, un ouragan vengeur avait ouvert dans la forêt une tranchée d'au moins deux cents mètres de large. La blessure n'était pas refermée : là où les vents tourbillonnants s'étaient acharnés, le sol restait inaccessible, couvert d'échafaudages de troncs et de branches fracassés, hérissé de hauts talus de terre en forme d'éventail d'où sortaient des racines boueuses. La vie grouillait. On s'y nourrissait facilement.

Le reste n'était pas exempt de blessures. Certains arbres parmi les plus hauts, qui pouvaient approcher les cinquante mètres, avaient été frappés par la foudre. Restés verts pour le reste de leur ramure, ils lançaient vers le ciel deux ou trois moignons tordus, inguérissables.

Moi qui aime le drame et la mort, j'ai plaisir à me rappeler cette nef immense d'arbres puissants et blessés, nef solide mais menacée, dont le vent tirait des grincements terribles.

J'étais jeune à cette époque-là. J'enregistrais des milliards de sensations et d'expériences, mais le passé et l'avenir ne m'intéressaient guère. Je pensais surtout à perfectionner ma technique de vol et à montrer à qui souhaitait l'admirer le lustre nouveau de mes plumes.

## BLEU, MARGUERITE ET L'ABOMINABLE L.

J'allais me poser tout là-haut sur les branches foudroyées, d'où je pouvais embrasser à mon aise, en direction de l'est, le moutonnement vert de la chênaie et, au-delà, le damier du bocage de moins en moins distinct. D'un coup d'aile, je pouvais surplomber la colline qui protégeait les arbres contre les vents réguliers. De là j'apercevais, en direction de l'ouest, un haut clocher, à nouveau le bocage et, tout au fond, la ligne bleue de l'océan.

Perché sur une cime choisie, je me donnais d'abord mon allure la plus compacte, un triangle aplati, un peu grossier, debout sur son plus petit côté, surmonté d'une tête plate et d'un gros bec camus. J'avais l'air, je pense, d'un balayeur au repos, les bras croisés et posés sur le manche de son outil. Immobile, bientôt invisible, je méditais.

J'ai toujours aimé me fondre dans le temps et l'espace, et j'y réussis assez bien. En dehors de la saison de la chasse, il est rare que les hommes, qui ne nous aiment guère, me montrent du doigt et cherchent à me tirer dessus. Je suis toujours là, silhouette tranquille et un peu misérable. Ils ne me voient pas.

Et pourtant, quelle énergie j'avais en moi ! Je me sentais comme une Porsche noire arrêtée à l'ombre dans un coin perdu de la ville, le moteur ronronnant, guettant le signal de démarrer en trombe à la poursuite

d'un trafiquant. En attendant, je méditais, ramassé sur moi-même, plein de ma force potentielle.

Après mûre réflexion, je choisissais en contrebas un espace assez découvert pour que le vol plané dure interminablement et qu'on puisse le contempler à loisir. J'anticipais sur chaque détail de la descente. Je choisissais soigneusement le moment du départ, en fonction du vent et de l'heure. Tout à coup, je plongeais de tout mon poids, les ailes écartées à angle droit, les rémiges ouvertes comme les doigts de grandes mains, si tendues qu'elles se retournaient au bout, prenant la forme des toits de pagode. J'étirais au maximum le pinceau arrondi de ma queue. Je me laissais porter le plus longtemps possible, sans dévier, souple, déterminé.

Je descendais jusqu'à raser le sol et sentir le frôlement sur les plumes courtes de mon ventre des herbes hautes de la clairière, je ralentissais tant et si bien que j'allais perdre mon appui sur l'air. À ces moments limites, j'osais même découpler l'axe de mes serres par rapport à celui de mes ailes et tenter les positions hardies des hélicoptères américains les plus maniables, qui ralentissent au maximum et abordent de guingois le petit espace où ils vont se poser. Pour imiter leurs roues suspendues, je laissais pendre mes serres fermées comme des pommes.

Au dernier instant, juste avant le point de non-retour, après lequel j'aurais à retrouver l'équilibre

## BLEU, MARGUERITE ET L'ABOMINABLE L.

dans un affolement ridicule, au tout dernier instant, d'un puissant coup d'aile parfaitement silencieux, je remontais presque à la verticale et, une seconde après, me perchais sur une branche ou un muret de pierres sèches, sans une once d'élan en trop, sans galopade inutile, juste là où je l'avais prévu.

Là, plus de balayeur négligeable, plus de silhouette invisible, plus d'oiseau de malheur mendiant la paix. J'étais au meilleur de moi-même. J'avais une conscience exacte – parce que je suis un peu vaniteux, je dois l'avouer, et que je l'avais observé chez mes congénères les plus virtuoses – de l'effet que pouvait produire en vol mon plumage outre-noir de jeune adulte en passant de la lumière à l'ombre, d'une lumière sans soleil à l'éclat soudain d'une éclaircie : une tache d'eau fugitive quand mon dos et mes ailes, larges au total de plus d'un mètre vingt, devenaient un miroir, des éclats froids, verts ou bleus, quand mes plumes lustrées reflétaient le dos des feuilles de chêne restées à l'ombre.

Oui, en toute modestie, j'ai pu paraître vert, ou bleu, de la couleur même de l'océan où je n'irai jamais.

C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés, Marguerite et moi.



## OÙ BLEU RENCONTRE (ENFIN) MARGUERITE

J'ai d'habitude une perception précise de la chair, de sa proximité, de sa fraîcheur. Quoique omnivore, j'ai une préférence pour les viandes faisandées. Je repère un cadavre, si minuscule soit-il, à des kilomètres à la ronde. Je sais percevoir chez un animal malade l'approche de la mort et la future odeur de son pourrissement. Mais je dévore aussi des animaux vivants et toutes les chairs me sont sensibles, même les plus fraîches.

Eh bien là, ce qui est fort, c'est que je n'ai rien senti, rien de rien, sinon peut-être, bien après coup et quand j'y réfléchis, une délicate odeur de violette.

Et je me suis laissé surprendre. Le jour commençait à tomber. Je me croyais seul dans un coin de la chênaie refroidi par le début de l'automne mais encore lumineux. J'avais réalisé l'un de mes plus beaux vols planés et je m'étais posé, légèrement

essoufflé à cause de l'émotion, sur un vieux muret de plaques de schiste couvertes de lichen. Je ne me doutais de rien.

Eh bien elle était là, Marguerite, vieille petite bonne femme rondouillarde au chignon écroulé, vêtue de trois ou quatre nuances différentes de bleu.

Je n'ai même pas sursauté quand j'ai constaté sa présence. Je n'ai pas eu le réflexe que j'aurais dû avoir normalement, et ne me suis pas envolé dans l'instant. Non. Je lui ai tout de suite, sans méfiance, autorisé des privautés dont elle n'a jamais abusé.

Elle était debout quand je l'ai vraiment vue pour la première fois, adossée au muret, occupée à contempler la chênaie et, j'aime à le supposer, mes exercices de voltige. Quand je m'étais posé sans la voir à cinquante centimètres d'elle, elle avait attendu un instant, pour ne pas me surprendre. Puis elle avait doucement avancé la main afin de caresser d'un doigt léger la courbe de mon bec, ébouriffer délicatement les plumes folles, si sensibles, de mon cou.

Elle l'a fait avec une discrétion et une sensibilité inattendues chez un membre de son espèce. Et très vite, elle a retiré la main. À aucun moment je n'ai ressenti de peur ou de colère.

Alors je suis resté. Je l'ai mieux regardée. Elle me regardait elle-même en chantonnant un vieil air. Nous étions déjà aussi confiants l'un envers l'autre que de



## BLEU, MARGUERITE ET L'ABOMINABLE L.

vieux époux. Son visage au front ridé et aux pommettes rondes souriait attentivement. Derrière ses épaisses lunettes d'hypermétrope, ses yeux bleus me scrutaient. J'apercevais en contrebas, au-dessous de sa robe sans forme, de fines chevilles et des pieds délicats, qui entraient dans des escarpins décollétés jusqu'au début des orteils.

Nous autres, grands corbeaux, nous savons cacher notre jeu, nous aussi. Nous vivons longtemps. Nous avons hérité du jugement des dinosaures. J'ai jugé que cette grand-mère aiguë et douce, ronde et exacte, indulgente et lucide, me convenait parfaitement, et nous sommes restés amis.



### 3

## OÙ BLEU S'ATTARDE SUR MARGUERITE ET RAYMOND

Elle avait un peu plus de cinquante ans et finissait sa carrière d'institutrice au Louroux-Bécheret, gros bourg de Loire-Atlantique étalé sur un plateau à quelques kilomètres de là. Quittant la chênaie, j'y élus bientôt domicile afin de me rapprocher d'elle. Je tenais à être visible quand elle levait la tête, ce qui lui arrivait souvent. Je découvris rapidement qu'elle avait trois centres d'intérêt en dehors de notre amitié nouvelle : les promenades à l'aventure, sa petite école, et son mari.

Elle avait épousé en premières – et seules – noces, plus de trente ans auparavant, à sa sortie de l'École normale, et peu avant de prendre son premier et seul poste, Raymond Jean Albert Taugourdeau, un grand et gros bonhomme, que j'appris à connaître, lui aussi. Il travaillait, selon la demande, comme charpentier,

menuisier ou ébéniste. Quand il partait en bande pour poser une charpente, il n'était pas en reste et chantait et buvait comme dix.

Mais souvent, dans son atelier, la scie électrique s'arrêtait, le marteau se taisait. Je me posais sur un mur ou un poteau électrique en bois, je prenais la position du balayeur, et je tâchais de l'apercevoir. Au fond de l'atelier, il restait assis sans rien faire, les épaules voûtées, recroquevillé sur lui-même, les mains ballantes dans le vide, ou posées, ouvertes, sur ses genoux.

Je ne sais pas s'il était triste ou gai, plein ou vide, mais j'ai souvent pensé qu'il renfermait un secret rongeur, remontant à l'enfance, qui l'avait laissé plein de doutes sur lui-même, d'angoisses et de colère.

Quand il avait bu, ce qui n'était pas très rare, il pouvait partir au hasard, droit devant lui, de jour comme de nuit, balançant les bras comme un grand moulin, secouant la tête, poussant des mugissements sombres. Les gens le fuyaient, et il faut reconnaître qu'il était effrayant avec ses cheveux gris et broussailleux, ses énormes sourcils noirs touffus surplombant des yeux si bleus qu'ils paraissaient presque blancs, avec son grand corps si pesant et maladroit qu'à force de s'agiter, il paraissait devoir se désolidariser et s'écrouler en désordre comme un jeu de mah-jong.

Quand Marguerite apprenait ce qui se passait, elle arrivait au plus vite et le suivait en trotinant, sans